

XYZ. La revue de la nouvelle

Madame Bovary intertextuelle

Michel Lord



Number 21, Spring–February 1990

Personnages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2707ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lord, M. (1990). Madame Bovary intertextuelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 4–7.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Madame Bovary intertextuelle

Michel Lord

Le temps n'existe pas, il n'est que fiction.
La fiction existe, le temps qu'on en parle.

Michel Lord, *Opera nullte*

Bouvard marchait à grandes enjambées, tandis que Pécuchet, multipliant les pas, avec sa redingote qui lui battait les talons, semblait glisser sur des roulettes. Du même côté de la rue, Emma venait dans l'autre sens en patins à roulettes; mèches vertes au vent, elle ne se rappelait plus très bien du temps où elle vivait sur la ferme de son père, voisine de celle des Chapdelaine et de cette trop fameuse Maria qui disait toujours son chapelet parce qu'elle croyait que nous avions apporté d'outre-mer nos prières, toujours les mêmes, et dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les humains. Un cœur simple, Maria? Allons! Quelle idée! Non, c'était loin tout ça, le temps où, une nuit, vers onze heures, ils furent réveillés par le bruit d'un cheval qui s'arrêta juste à la porte. En dépit des idées reçues, Emma s'évertuait à croire qu'elle ne s'était pas suicidée et qu'elle vivait en concubinage avec ses nouveaux amis, Bouvard et Pécuchet, rencontrés par hasard lors d'un voyage à Carthage où ils avaient manqué de justesse leur vieille amie Salammbô, partie, quelques heures à peine avant leur arrivée, en vacances sur la Côte d'Azur, car les clameurs de la populace n'épouvantaient pas la fille d'Hamilcar.

De passage au Québec, pour voir où en était rendue cette bonne vieille race de coureurs des bois arpenteurs de neige, Bovary, Bouvard et Pécuchet s'étaient donné rendez-vous au Bois de Coulonge pour assister à la dernière représentation des *Belles-Sœurs*, cette pièce qu'ils avaient déjà vue à Paris, si réaliste aux dires de Bouvard, mais que Pécuchet trouvait au contraire tragicomique. Mais mon Dieu, quel horrible accent

canadien elles avaient, toutes ces femmes, quelle vulgarité! À entendre Lise Paquette et Rose Ouimet parler contre le cinéma français et dire qu'il était trop réaliste, que la vie y'a pas une crise de vue française qui va arriver à décrire ça, ah! B., B. et P. en avaient été profondément froissés. Ça ne ressemblait tellement pas au beau langage des habitants de Péribonka. Le chapelet, finalement, avait du bon, songea Emma. Et puis si Gustave écrivait toujours, il leur en ferait lui une belle vue réaliste, et française en plus! Il ne se contenterait pas de laisser Feydeau scribouiller un *Fanny* d'après sa *Bovary*...

Pécuchet avait par ailleurs révélé à Emma le fait que leur bon auteur avait osé dire que madame Bovary, c'était lui. Emma avait été une fois de plus choquée sans trop savoir exactement pourquoi; s'imaginait-elle avoir été trahie ou victime du fait que son créateur — qu'elle n'avait eu le bonheur de rencontrer qu'une fois et qui ne l'avait même pas reconnue, la description de sa robe ne correspondant pas à une de celles qu'il avait faites — se prenait pour une femme? Elle qui avait cru avoir été enfantée par un esprit mâle et viril! On aura tout vu!

Elle avait lu beaucoup de romans qui lui avaient peut-être un peu monté à la tête, mais enfin, qu'y pouvait-elle, elle, petite provinciale devenue célèbre malgré elle, sans qu'elle ait eu son mot à dire, qui s'était bercée d'illusions et dont le nom avait été sali par un procès retentissant, qui avait pourtant bien aidé la cause de sa renommée. Elle était aujourd'hui, quelques siècles plus tard, aussi célèbre que les plus grandes stars de la planète. Tout l'Empire romain la vénérât depuis qu'elle avait dîné avec César; Antoine la craignait et Cléopâtre la vouait aux gémonies depuis qu'une autre suicidée lui volait la vedette dans l'Histoire. Autant et plus que le nom de Cléopâtre, son nom se promenait d'une époque à l'autre et d'un bout à l'autre du système solaire. Sur Phobos, en l'an 2932, on avait élevé une sculpture en son honneur, où elle était représentée sur son lit de mort, un filet de salive lui coulant sur le bord des lèvres, souriante et narquoise, pour commémorer son suicide et sa pérennité littéraire. Sur cette planète-là, on vénérât particulièrement les gens qui, partis de rien, avaient accompli de grandes choses. Et dire qu'un auteur français, breton de surcroît, de passage au Lac-Saint-Jean, avait omis de mentionner son nom dans un roman de la terre qui avait fait sa fortune, posthume (ce n'était que justice). Sans doute que Louis Hémon ne voulait pas mêler les genres et laisser croire qu'il avait pu reconnaître l'héroïne de Flaubert dans le voisinage de Péribonka. Il est de ces écarts et de ces révélations qu'il est dangereux de faire au pays de Québec. Pécuchet jugea que cela

prouvait tout de même que la réalité dépassait la fiction de quelques coudées lorsqu'on pouvait vérifier de manière scientifique les dessous de l'univers diégétique. Bouvard songea aux bénéfices que l'on pouvait tirer de l'archéologie du savoir en essayant de percer le mur du réel pour atteindre la vérité des mots et des choses.

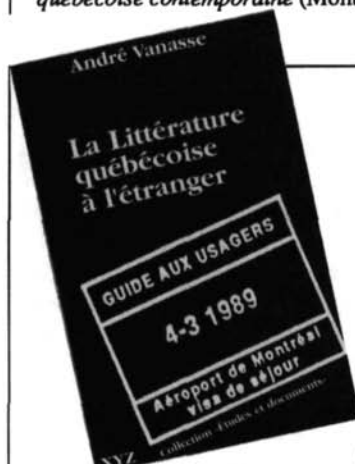
Comme Emma et ses comparses étaient libres de se balader en dehors des textes où ils avaient été assignés depuis trop longtemps, ils décidèrent d'en profiter pour visiter d'autres territoires du Québec fictif. Quelles belles avenues, quels beaux univers pouvaient bien avoir été échafaudés depuis leurs propres parutions? Ils avaient le choix. Ayant entendu parler du film, ils allèrent rendre visite aux *Plouffe*, mais ils trouvèrent éreintants les escaliers de la basse ville qui n'avaient pas assez de marches pour épuiser cette courte exclamation d'Ovide et le sillage ravi qu'elle laissait sur son visage: « La vie est belle, hein, vieux Denis! Le soir, surtout! » Non vraiment, c'était monter pour rien. Emma avait lu mieux. On lui avait dit qu'il fallait absolument faire un tour du côté de chez Olympe Ghezso-Quénum, P.-X. Magnan et Joan Ruskin, ces personnages avec qui elle avait, paraît-il, des affinités électives. Elle songea que, de toute évidence, le collapsus circulatoire qui était intense depuis tout à l'heure et que quelques grammes d'amobarbital, en pulvules bleu turquoise, pouvaient bloquer des freins à disques et empêcher de tracer une tangente hors champ sans nuire à la marche dans un entrelacs de chicanes et dans le dédale du récit. Mais elle ne douta pas un seul instant que cela devait donner des coliques et des trous de mémoire.

B., B. et P. pouvaient aussi se promener dans les univers télévisuels mais, ciel! le texte laissait à désirer, eux qui étaient habitués à se promener dans du style, pensait Bouvard. Bovary et Pécuchet n'en avaient cure pourvu que l'on passât d'un endroit à l'autre. Alors pourquoi ne pas faire un tour à la Binerie du *Matou*, où peut-être, Florent, entre deux pâtés à la viande, pourrait leur lire un passage de *la Chimie des produits de beauté* (Emma en avait bien besoin à ce moment-là, non pas de lecture, mais de produits de beauté); l'abbé Jeunehomme serait probablement tout aussi heureux de leur parler de ses recherches sur *les Âmes mortes*, même s'il n'en avait pu ressusciter la deuxième partie, ou des célébrations à la mémoire des *Anciens Canadiens*; ce répit leur servirait de pont pour aller mener le diable chez *les Enfants du sabbat* où ils pourraient contempler avec sœur Julie, son frère, Joseph, tout nu, le sexe de cet enfant merveilleux allant se nicher dans le ventre de sa sœur, comme une hostie fondante; là, Julie, Joseph, B., B. et P. pourraient éprouver la forêt comme leur propre corps...

Mais n'est pas Tête à Papineau qui veut et B., B. et P. se lassèrent de ce manège; ils voulurent rentrer au bercail. Mais comment retourne-t-on dans sa fiction lorsqu'on en est sorti? «Y avez-vous pensé, chère Emma?» dit Bouvard. Ses grands yeux couvrirent alors toute sa face et rejoignirent les mèches vertes qui lui pendaient en accroche-cœur sur le front. Elle désirait tout à coup un cocktail pour changer le mal de place. Nicolas, apparu comme par enchantement, écuma sur l'heure de petits verres avec son pianocktail, que B., B. et P. burent d'un trait; une fumée dense et opaque les entoura tout à coup et, lorsqu'elle se dissipa, ils avaient tous disparu. Sur le trottoir, un passant ramassa un sac contenant des exemplaires usés de livres de toutes sortes.

Lord Flaubert d'Aquin et alli
Québec, 1857-1989

Né au Cap-de-la-Madeleine le 11 janvier 1949, Michel Lord collabore depuis dix ans à la revue *Lettres québécoises* et participe activement aux activités de recherche du GRILFIQ (Groupe de recherche interdisciplinaire sur les littératures fantastiques dans l'imaginaire québécois) du Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) de l'université Laval. Il a publié un ouvrage sur les premiers romans québécois, *En quête du roman gothique québécois. 1837-1860* (Québec, CRELIQ, 1985) et une *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine* (Montréal, BQ, 1988).



96 p. 9,95 \$

André Vanasse

*La Littérature québécoise
à l'étranger.
Guide aux usagers*

«Un instrument d'information dont on ne trouvera d'équivalent nulle part ailleurs.»

XYZ / Collection «Études et documents»